

LUC BERIMONT, POÈTE "UTILE"

Comment peut-on être poète, quand le hasard vous fait naître en 1915, au cœur d'une guerre que vous ne pouvez pas comprendre, et mourir en 1983, dans une prolifération des langages et des savoirs qui met en question l'unité même du sujet pensant et agissant? Au début du siècle, l'urgence avait été d'épouser la société moderne, d'écrire sa diversité et son accélération, de substituer l'homme en mouvement à l'homme éternel, et les poètes s'y employèrent, de l'Unanimité à l'Esprit nouveau. Après le traumatisme de la première guerre justement appelée "mondiale", c'est à la contestation systématique des valeurs qui l'avaient permise que s'employèrent les Surréalistes et ceux qui, malgré les exclusives, en étaient plus ou moins proches, substituant aux limites de la raison qui avait failli l'énergie créatrice de l'imaginaire. Mais pour ceux qui cons-tatèrent, à vingt ans ou un peu plus, en 1939, que cela non plus n'avait rien empêché, quelle solution restait-il? Un rejet, bien sûr, des ambitions tapageuses des aînés. Une attitude beaucoup plus humble, "à hauteur d'homme", comme l'écrivait Jean Lescure à propos d'André Frénaud (in *Poésie* 45, n° 22-23). Une poésie qui se recentre sur l'expérience particulière de celui qui l'écrit. "L'homme est au milieu du monde", affirme le titre d'un recueil de Jean Rousselot (éditions de la revue *Fontaine*, Alger, 1940), et c'est de cette situation précaire que le poète va tenter de rendre compte, en interrogeant les racines qui le déterminent, les contradictions qui le déchirent, les valeurs qui le dirigent.

Cette nouvelle écriture poétique va réorienter des œuvres déjà affirmées comme celles d'Aragon, d'Eluard ou de Char, et elle va surtout être celle de la nouvelle génération qui s'affirmera d'abord, nécessité du moment oblige, dans les lieux d'édition poétique indépendants que seront sous l'occupation les éditions de Pierre Seghers à Avignon, la revue *Fontaine* à Alger, les Cahiers de l'École de Rochefort en zone occupée. Certains noms sont déjà illustres: André Frénaud, Jean Tardieu, Guillevic, René Guy Cadou. D'autres attendent encore, tant la connaissance et la reconnaissance des poètes est lente, que soit attirée sur eux l'attention. Luc Bérumont est de ceux là. "Coeur torrentiel", comme disait de lui René Guy Cadou, il était bien trop occupé à vivre pour se soucier de préparer le travail de la postérité. Et au moment de le présenter, il convient de placer cette opération nécessairement réductrice sous le signe antinomique d'une capacité de débordement dont il est impossible de rendre compte, et qui pourtant sous-tend constamment la générosité de sa poésie.

Un poète du terroir

Mais aussi un anti-poète du terroir... Un poète du terroir, c'est souvent

celui qui y revient après le détour par toute une poésie apprise qui lui fait célébrer la vie simple dans les vers les plus figés et les plus académiques qui soient. Ou qui, — et c'est peut-être, au fond, la même démarche —, prétend trouver dans l'expression d'un lieu des valeurs qu'en fait il y introduit, ou que les lieux communs culturels qui le traversent sans même qu'il s'en rende compte lui dictent. Luc Bérumont ne revient pas, il procède du terroir, dans son imaginaire et sa création. Il a raconté, dans *Le bois Castiau* (Laffont, 1963), son enfance dans la forêt ardennaise, à l'ombre tutélaire de sa grand-mère Man Toinette :

“La forêt dénudée, hostile, retentissait de craquements mystérieux, de bruits d'ailes. Sa cage de branches retenait les bêtes transies. Je l'avais vue devenir écarlate en octobre, avant de se dépouiller aux premières pluies lourdes de l'hiver, avant de s'engourdir sous la carapace du froid. De ses profondeurs sombres sortaient des arbres abattus, enchaînés sur de lourds timons que tiraient des attelages arc-boutés par l'effort. La nuit, une lampe-tempête accrochée entre les essieux balançait des ombres fantastiques sur les buissons et les fourrés.

Je la regardais de tous mes yeux, la forêt changeante, la forêt nourricière. Un jour, il y avait longtemps, les loups avaient jailli de son repaire. Mon grand-père le forgeron, cerné à la tombée du jour, s'était frayé un chemin à coups de marteau dans leur troupe. Le sang giclait. Les crânes éclataient, les échines.”

“Changeante”, riche de ses secrets, profuse de signes mystérieux, la forêt est “nourricière” de tous les rêves de l'enfant, et sa véritable initiatrice. Elle lui apprend l'écoulement et les transformations du temps, les lois de la violence et de la mort, le sang qui redeviendra végétal, et l'effort primordial pour construire et “se frayer un chemin” d'homme. La richesse de l'écriture, c'est de pouvoir mimer cette profusion. Pourtant romanesque en l'occurrence, elle ne saurait aligner au cordeau d'une description ou d'une chronologie les éléments qu'elle convoque, encore moins les mesurer à l'aune du vraisemblable: elle en favorise au contraire le foisonnement, en établissant sous la syntaxe des connexions qui engendrent plus sûrement le texte que la progression raisonnée du sens.

Au reste, Luc Bérumont a raconté dans le même livre comment la poésie avait permis moins la sauvegarde que le prolongement naturel et fécond de cette expérience originelle, grâce à la rencontre de Félix-Quentin Caffiau qui, “habitant un village à pommiers”, “vivait em compagnie de sa mère dans une vieille demeure de pierre grise où l'ombre avait une odeur de grenier, de cire et fraîcheur”. Avec lui, il composa une revue de poésie imprimée grâce à des

caractères sculptés au couteau dans le bois. Un caillou à fromages servait de presse, et les feuillets étaient mis à sécher sur la paille. Le titre de la revue était, naturellement — au sens plein du terme —, *Prairie*. Quelques envois furent effectués, et les encouragements vinrent en retour, dans une absence totale de proportion avec la modestie de l'entreprise, puisqu'ils étaient signés Jean Giono, Jean Paulhan, Paul Eluard, Pierre Reverdy, Max Jacob.

Dans cette origine prend source un végétalisme qui est non seulement la marque de la poésie de Luc Bérumont, mais aussi son principe dynamisant. Le poème croît comme pousse un arbre. A partir d'une intuition première, il déploie ses images et découvre des sens cachés, des parentés secrètes, il devient machine à penser le temps, à conjoindre l'origine et le futur. Témoin ce poème qui s'intitule significativement *Demain la veille* (Saint Germain des Prés, 1977):

*"Les forts habitent la forêt.
La forêt coule avec aisance dans l'immobilité du temps
Elle résume les éclats de milliers de jours inutiles
Ses racines plongent profond sous les arcs écroulés du sable
— Et la mer rôdait par ici quand rien de végétal encore n'avait
créance*

*Les arbres du vent s'asphyxient dans des géographies confuses
Il s'arrangent pour qu'un voisin n'ait ni leur terre, ni leur jour*

*Arbres! vous êtes forts et seuls
Sans illusion sur la lumière*

*La révolution
Le futur
Vous les faites en consentant des planches lisses aux cercueils."*

Le texte est cette fois franchement poétique. Il est aussi plus tardif dans l'oeuvre. La rêverie s'est faite plus cosmique, la mort y est maintenant présente autrement que pour l'anecdote, le "je" s'implique face au monde qu'il nomme et interpelle.

Un poète de l'immersion

Après un tel départ, Luc Bérumont est resté un poète qui non seulement écrit ce qu'il vit, mais vit ce qu'il écrit. Mobilisé en 1939, il compose une pla-

quette intitulée *Domaine de la nuit*, imprimée sur la ronéo du colonel et préfacée par un sergent qui se trouve être le poète Maurice Fombeure. Face à la guerre, il demeure dans la logique de l'immersion. Pas de tentative pour sortir de l'événement, prendre de la hauteur, comme on dit, pour juger ou pour prescrire une logique de conduite, mais une façon de le vivre et de l'écrire de l'intérieur, dans le chaos des sensations contradictoires qu'il procure, des réminiscences qu'il engendre, du sens et du non-sens qui se mêlent. Voici un exemple, tiré de la plaquette qui suivit immédiatement, par laquelle Bérumont marquait son entrée à l'Ecole de Rochefort: *Epinal, me voici* (Cahiers de L'Ecole de Rochefort, 1941):

GIGUE

*La guerre, on la dansait dans la cour de l'école
Bardés de cheveux fous et de tabliers noirs
On sentait l'encre amère, un peu la confiture,
Une mouche d'été dormait sur nos devoirs.
L'institutrice était une jeune bergère
Qui avait entendu la voix de Michelet;
Ses yeux-fleurs préféraient le rêve à la lecture
Ses seins n'avaient jamais bourgeonné dans des doigts
Parfois, les jeudis clairs, elle allait en voiture
Acheter à la ville un coupon de satin.
Son fiancé était — disait on — mort en guerre
C'est un très grand malheur quand on n'en compte qu'un.*

*Crève le ciel d'orage et meure la bergère
C'est avec nos coeurs sourds que nous dansons la guerre.*

Rochefort... S'il est une immersion qui compte bien davantage pour Luc Bérumont dans ces années, c'est celle qu'il opère dans le mouvement poétique qui a pris le nom de ce village d'Anjou. Groupe d'amis autour de Jean Bouhier, avec René Guy Cadou, Jean Rousselot, Michel Manoll, Marcel Béalu, avec aussi des sympathisants plus éloignés dans l'espace tels Maurice Fombeure, Jean Follain, Louis Guillaume, Edmond Humeau, ou des adhérents occasionnels comme Guillevic, Alain Borne, Georges-Emmanuel Clancier. Ils tentent d'organiser la relève du surréalisme en pratiquant une poésie ancrée dans le réel et dans l'expérience immédiate d'un "je" qui n'a plus honte d'apparaître, et dont l'imaginaire prend davantage origine dans le réel contemplé — et particulièrement la nature — que dans le fantasme. Cela rencontre immédiatement l'assentiment de Luc Bérumont, mais ce qui achève de le séduire, c'est la mise en pratique à Rochefort-sur-Loire d'une vie en poésie en

accord avec cette conception de l'écriture. Il décide donc de s'y installer durant l'été 42:

*"Il m'importe beaucoup(...) que Cadou ait été là pour m'ouvrir la porte de la maison de la Noue, dans un fond du domaine de Piedgüe, avec la clé rouillée. Dans cette ancienne habitation de métayer, isolée en pleine campagne, à cinq kilomètres de Rochefort, personne ne voulait rester. Je revois René vidant à bras-le-corps la paille entreposée jusqu'au toit, dans les pièces aux murs chaulés. Le propriétaire ayant cédé les lieux, Bouhier ayant mis à ma disposition les meubles de son grenier, il restait d'atteler un chariot, de le remplir de matelas, de sommiers, de chaises, de buffets, et d'effectuer un transport. L'équipage passait dans les vignes où crissait la chaleur de juin. Les vipères fuyaient dans les herbes. Les lièvres, les ramiers, déshabitués de la présence de l'homme, s'engourdissaient sur la pierre de mon seuil. Lorsque la nuit tombait, la porte ouverte sur les étoiles, le spectacle des mondes volants, du feu dans l'âtre, atteignait la magie. Le renard, les perdrix m'observaient — tapis sous le couvert. Dans ce royaume de Piedgüe, sur la terre brûlée de l'été qui constituait ses provinces, dans les meules où je dormais nu, j'écrivis **La Huche à Pain**. J'essayais de ne pas déranger la paix nerveuse, la cohabitation fragile, la trêve consentie par les animaux et les plantes. L'École, au grand complet, me visitait au jour levant. Le lait frais moussait dans les bols. C'était notre jeunesse".*

Il "importe" que Bérumont ait tenu à faire figurer ce texte en introduction à l'étude que lui consacra Paul Chaulot dans la collection "Poètes d'aujourd'hui" des éditions Seghers (1966): il désignait ainsi une étape constitutive sans laquelle son parcours poétique ne pouvait être compris. Rappel d'autant plus nécessaire qu'engagé dans son temps avec la générosité qui le caractérise, il apparaît comme tout le contraire d'un poète passéiste.

Un poète moderne

On sait que cette exigence d'être "absolument moderne" a été posée par Rimbaud. Elle est largement paradoxale, dans la mesure où le matériau métaphorique de tous les poèmes continue d'être emprunté aux paysages naturels, voire ruraux. A vrai dire, elle désigne d'abord le traitement du langage: le poète, contrairement au prosateur, est celui qui, par les alliances de

mots qu'il invente, obtient des effets proprement inouïs. Mais pour Luc Bérimont, cela va plus loin. Vivant à Paris (mise à part sa retraite à Rochefort qui en fait ne dura qu'un été prolongé), d'une activité trépidante au milieu de toutes les relations que lui procure son travail à Radio-Paris, il veut prolonger Rochefort vers l'accueil du monde moderne et propose une collection qui s'intitulera "Chercher la vie": elle s'intéressera à la musique, à la danse, au théâtre, "son ambition est d'atteindre à une espèce de journalisme de grande classe susceptible d'enregistrer la marche de l'esprit et du temps". Finalement, des difficultés de toutes sortes (et singulièrement celles de l'époque) feront que seule la série "Comprendre la ville" verra le jour, avec les signatures d'André Lurçat, Jean Garaudet et Rino Mondellini. Mas cet intérêt du chantre de la vie rochefortaise pour l'urbanisme est symbolique de la multiplicité du personnage.

C'est le même souci qui pousse Luc Bérimont à être un européen avant l'heure lorsque, remobilisé dans la 1.ère armée en 1944, il crée une revue à Berlin l'année suivante qui paraît à la fois en édition française (*Verger*) et allemande (*Die Quelle*), afin de faire se connaître mutuellement et s'entre-croiser les littératures et les cultures. Il rentre à nouveau à la radio en 1948 grâce à Paul Gilson, et ne la quitte plus depuis lors. Il tente d'en profiter pour rappeler que la poésie est d'origine orale. "Gutenberg a tué la poésie en la visualisant. Les mots sont enfermés dans le livre fermé. La nature ayant horreur du vide, la chanson a remplacé la poésie". Léo Ferré, Michel Aubert, Félix Leclerc, Hélène Martin, Lise Médini, Anne Sandrine, Marie-Claire Pichaud mettent en musique ses textes. Il défend la chanson poétique dans ses émissions *La fine fleur* et *Jam-Session Chanson-Poésie* à partir de 1961, réalise des entretiens avec Georges Brassens. Cela ne l'empêche pas de chercher de nouveaux lieux à la poésie écrite: c'est à lui que l'on doit sa place dans *Le Figaro magazine* depuis sa création.

Dans son écriture même, il tente de prendre en compte les aspects divers et désorientés du monde moderne, d'en mimer le désarroi, de dire la matière nouvelle dont peu à peu se construisent l'homme et ses langages, sans s'y perdre toutefois. La supériorité de celui qui écrit, pris dans les mêmes forces obscures qu'il entraîne et qui l'entraînent, reste celle d'évaluer:

*"Squelettiques, les bras trop longs
les équipiers du soir chaussent leur bicyclette*

Ils inclinent à témoigner que l'âge industriel est seul
à oser proposer sa nuit contre un salaire

*Et nos femmes le font aussi
avec leurs cuisses de nylon*

Nos enfants nous ressembleront
conçus dans l'acier
pour produire

On nous attend à nos moyennes

Le vent, pendant ce temps
va sur un monde obscur

Un peuple veille sous les lampes
aux machines”

(in *Demain la veille*, Saint Germain des Prés, 1977)

Le discours du poète sur le monde moderne n'est pas un programme politique, ni même une réflexion de moraliste. Il est pressentiment de valeurs, appréhension de l'indicible, vibration de la conscience au coeur de mouvements qui la dépassent, proposition d'un certain regard à conserver quand change l'objet contemplé. Une des dernières oeuvres de Luc Bérumont, *Soleil algonquin* (Cahiers Froissart, 1989), lui fut inspirée par un contraste entre le monde dit nouveau et la mémoire ancestrale de ceux qui, habitants d'une civilisation, deviennent les habités d'une autre. Ecrire cette expérience, c'est lutter contre les schémas trop simples, contre le passéisme, contre l'exotisme, contre le modernisme, c'est tenter de trouver une stabilité au centre instable de leurs contradictions:

“L'Indien profère une vérité qui est une sorte d'incantation: “Je rentre me préparer pour le voyage vers la terre de mes pères!...”

Cette terre de mes Pères, je l'ai rejointe en retrouvant ma maison des Yvelines, là où j'ai mes racines. J'éprouve en même temps, curieusement, qu'une part de ma mémoire est restée au royaume du Nord — plantée comme un harpon dans la neige.

De quel privilège ai-je bénéficié en constatant qu'il m'a été donné de voir inéluctablement tomber le rideau de fer de l'industrie sur une scène désertée, sur des lumières masquées?

Regagné le port des images, l'appauvrissement de l'expérience est en moi. J'ai tout appris des Algonquins, y compris ce qu'il fallait taire. (...)

Rien. Il n'y a rien hors de toi, ni de près, ni de loin. Le

temple dont tu es tout ensemble le Maître et le Gardien oscille sur ses bases”.

Car le dehors, jamais, n'a répondu pour le dedans. Et qui ne coïncide avec soi ne peut se trouver chez autrui.

Un poète utile

Dans le texte qu'il a donné à *l'Anatomie poétique de l'École de Rochefort* en 1941, Luc Bérumont choisissait son modèle: Blaise Cendrars, l'auteur de la *Prose du Transsibérien, de Pâques à New-York* et de *Kodak*. Et il justifiait son choix: "Je ne dis pas que c'est un grand poète. (...) C'est un poète utile. (...) Le poète qui traduit une des faces de la vérité de son époque est utile, indépendamment des moyens qu'il aura mis en oeuvre pour y parvenir. (...) Qui donc laissera le témoignage de notre temps? Qui dira les réservoirs de pétrole, les locomotives, les nuages de fer, les camions, les sirènes, les pylônes dans les prairies? (...) En un mot qui dira la vie, cette chose incroyable et menacée, cette légende quotidienne?"

Il n'est par sûr qu'il ait entièrement tenu son programme. Il y avait en face ce rappel obsédant du végétal: "Nous savons que les hautes herbes nous mangeront, et auront raison de cette civilisation technologique. (...) Et quand on a vécu les camps de concentration, la guerre, etc..., c'est rassurant", affirmait-il en 1978. Mais ce n'est que la face sombre. Il y a, de l'autre côté, un espoir. Il ne s'est jamais mieux fait jour que dans des circonstances où il le faisait contre toute raison. Luc Bérumont savait qu'il allait mourir dans quelques semaines. Au même moment, l'Université rendait hommage à ce qui avait été une partie de sa vie de militant en poésie en organisant à Angers le premier colloque sur l'École de Rochefort. Il ne pouvait évidemment s'y rendre, mais il tint à envoyer un texte admirable, dans lequel il développait cette fois la face claire, tout l'espoir qu'il mettait en la poésie:

"Lorsque Ronsard me parle du "frais aubépin" et Cadou de "l'odeur des lys", ce sont des hommes d'une même planète, d'un même environnement, qui s'adressent à moi. J'assiste à la célébration du même culte. Car je suis encore planté, et vous de même (mais pour combien de temps?...) dans un univers où les espèces vivantes ont la faculté de se reproduire dans un cadre d'apparente liberté. Où les mots peuvent encore errer dans le sillage de leur résonance..."

La poésie, c'est cette sorte d'anxiété heureuse qui

permet à la course-poursuite des images et des syllabes d'avoir lieu dans le plus complet abandon, sans souci des théories et des terrorismes. Comment se fait-il, cependant, qu'une pensée apparaisse dans le discours? Qu'un sens se dégage de l'écriture la moins contrôlée?... Le tourbillon orphique, comme le tourbillon du cosmos, implique une volonté préexistante. Une organisation secrète. Si les méandres de cette organisation aboutissent à nous-mêmes, relie les papiers de nos plongées, nous ne sommes plus alors qu'une corde vibrante dont "on" se sert pour des célébrations dont nous ignorons la portée. (...)

Ce qui est important, c'est que le langage continue d'être associé à la création du monde. Et que la création du monde se fasse et se continue chaque jour, par le langage. Qu'un langage non souillé, qui est celui de la poésie, continue d'allumer les ombres et les lumières..."

(in *L'Ecole de Rochefort*, Presses de l'Université d'Angers, 1984)

"Changer la vie", c'est changer la langue. Cette profession de foi dans les pouvoirs du langage sous-tend et justifie presque toutes les entreprises poétiques de la seconde moitié de notre siècle, de René Char à la revue *Change* qui, à la fin des années soixante, portait en sous-titre cette épigraphe: "Tant va la langue humaine, narrant et décrivant les choses, qu'en chemin elle les change". Quand Luc Bérumont affirme que "ce qui est important, c'est que le langage continue d'être associé à la création du monde", il ne se situe pas autrement. Et c'est en cela qu'il a tenté d'être "utile" en et à notre temps. Il s'est trouvé vivre pleinement ce basculement récent (il a coïncidé avec le demi-siècle) dont nous nous remettons mal, d'une civilisation rurale, où l'espace et le temps étaient continus, à une civilisation technologique dans laquelle ils sont fragmentés. A cette nouvelle situation, que nous éprouvons comme invivable, nous cherchons plus ou moins adroitement des palliatifs, à grands renfort de maisons à la campagne, de piques-niques, de parcs naturels, de programmes écologiques, de cultes de l'authentique, de célébrations de l'histoire dans tous ses états. Luc Bérumont nous propose, au niveau de l'imaginaire, une solution globale: retrouver le végétal primordial, penser le monde selon sa logique, nous perdre en lui dans la foi au perpétuel renouvellement, en contribuant à enrichir le bouquet de mots qui est la forme humaine de l'efflorescence.

Jean-Yves DEBREUILLE
Université de Besançon

Oeuvres disponibles:

POESIE

- La huche à pain, Les Amis de Rochefort*, 1943, rééd.
Nantes, Les éditions du Petit Véhicule, 1989
L'Herbe à tonnerre, Seghers, 1959 (Prix Apollinaire)
Les Accrus, Seghers, 1963 (Prix Max Jacob)
Un Feu vivant, Flammarion, 1968
L'Evidence même, Flammarion, 1971
Comptines pour les enfants d'ici et les canards sauvages, Saint-Germain
des Prés, 1974
L'esprit d'enfance, Editions Ouvrières, 1980
L'Homme retrait, Rougerie, 1981
Soleil Algonquin, Famars (59300), Cahiers Froissart, 1989

RECITS

- Les loups de Malenfance*, Julliard, 1949, rééd. Rombaldi, 1973
Le Bois Castiau, Laffont, 1964 (Prix Cazes), rééd. Stok, 1980
Le bruit des amours et des guerres, Laffont, 1967 (Grand prix de la
Société des Gens de Lettres)
Les Ficelles, Temps actuels, 1975 (Prix Thyde Monnier)

Ouvrages à consulter:

CHAULOT Paul, *Luc Bérumont*, Seghers, collection "Poètes d'aujourd'hui",
1966

BOUHIER Jean, *Les poètes de l'Ecole de Rochefort — Anthologie*,
Seghers, 1983

L'Ecole de Rochefort, Actes du colloque d'Angers, 1985.

DEBREUILLE Jean-Yves, *L'École de Rochefort — Théories et pratiques
de la poésie — 1941— 1961*, Presses Universitaires de Lyon, 1987
Luc Bérumont, n° 8 de la revue *Signes*, Nantes, 1988.